

dans "Le Moudé" du 12 Sept. 46

LA VIE LITTÉRAIRE

Le "Journal" de guerre de M. André Gide

PAR ÉMILE HENRIOT de l'Académie française

Toute une partie du *Journal* de guerre (1939-1942) de M. André Gide a trait à la littérature. (1). C'est un homme qui ne se quitte pas. Comme c'est pour ce qu'il représente et pour ce qu'il est qu'on l'admire, il n'y a pas lieu d'être choqué par tout de place ménagée à la liberté, au plaisir, à l'entretien de soi, à la culture, à l'évasion, dans ce temps où l'individu n'était rien ou nul n'avait de valeur qu'« engagé ». Ces remarques ne contiennent ou ne sous-entendent aucune critique, aucun reproche, à l'égard de l'auteur de *la Porte étroite*. On sait qu'il s'est trouvé dès le premier jour du bon côté, et que... s'est lu, sauf à s'occuper dans ses *interstices imaginaires* de technique et de poésie, son silence et son absence même avaient un sens. Sur ces questions de littérature, ces notations de lectures, ces jugements, ces révisions et ces mises au point, à propos de Goethe, de Heron ou de Nietzsche, de Racine, de *Thomas Mann* ou de Kafka, je renvoie le lecteur curieux de nuances au *Journal*, dont cette partie critique et esthétique offre en son un vif intérêt. Son plus grand intérêt est ailleurs : dans M. André Gide en face de l'événement observé et jugé avec une précision souple et glacieuse ; dans cette attitude de conservation et de préservation, sinon de réserve, qui toujours fut l'attitude de son esprit, rebelle à toute fixation, soucieux de sa seule liberté. Comme tel, M. André Gide aura donné, pendant la guerre et l'occupation, et sans doute même depuis la libération, un exemple rare et peut-être, d'ailleurs, par là date-I-II) : celui d'un homme qui, se refusant au tout fait, n'accepte de céder à aucun conformisme, fût-ce celui de l'enthousiasme, encore moins de la propagande.

Je dis une précision glacieuse... Celle de l'analyse de laboratoire ou du chirurgien, qui n'ont pas le droit d'être émus devant le cas le plus émouvant. Il n'y a pas apparemment d'émotion dans le *Journal*, sans qu'on puisse accuser M. Gide d'indifférence pour cela. Dans ce sinistre mois de mai 1940, l'continuité de lire et d'annoter les *Conversations* de Goethe, et il enregistre, entre deux considérations plus importantes, un accroc fait à son régime, et une cigarette fumée alors qu'il pensait avoir acquis le pouvoir de ne plus user de tabac : ces traits d'égotisme et de minutieuse attention

(1) André GIDE, *Journal* (1939-1942), un vol. (Gallimard).

donnée à son comportement particulier ne l'empêcheront pas de trouver « consternantes » les nouvelles du 10, ce qui n'était d'ailleurs encore que prévoir qu'elles allaient l'être, et confirmées telles dans les jours suivants. « *Consternantes, mais non surprenantes, hélas !* » dira-t-il. Et voilà justement le point : M. André Gide n'est pas de ces témoins qui s'indignent ou s'étonnent de l'événement au moment où il se produit. Il devrait l'attendre. En face du désastre, ce n'est pas le fait du désastre qui l'affecte, mais la cause, depuis longtemps discernée, et la conséquence, facile à prévoir aussitôt. D'où le caractère philosophique et comme survolant de son témoignage, presque hors du temps ; non moins émouvant pour cela. Autant que notre désespoir de ces jours sombres, c'est le sentiment de colère alors éprouvé que nous restitue le *Journal*. Gide se plaignait de l'insignifiance de ses notes, prises chaque jour : « *à seule fin de ne point laisser se rouiller sa plume* » — et il s'interrompt brusquement : « *Puis, non !... Les événements sont trop graves ; je n'ai plus d'attention que pour eux. Moins aléatoires par eux que par l'état d'esprit que révélient les commentaires ; et non pas seulement celui des Français ; mais surtout celui des Français.* » Qu'un n'attende pas d'un *Journal* nécessairement écrit à petites touches et au jour le jour les conclusions ramassées d'un jugement porté après coup : ce sont ces vues du moment même, éparées, l'une complétant l'autre, qui donnent sa valeur et son sens au volume, dans toutes ces pages irritées où l'observateur clairvoyant montre moins de honte à se reconnaître vaincu par une force supérieure que de tristesse et de réprobation à l'idée des mensonges qui ont accompagné la défaite, après l'avoir préparée. « *Idéalisme vague et stupide, méconnaissance de la réalité, imprévoyance, insouciance et croyance absurde en la valeur des pro-*

pos fluctuaires qui n'ont plus de crédit que dans l'imagination des niais... » « *à la lecture tragique des événements est apparu soudain le délabrement profond de la France, que l'illier ne connaissait que trop bien. Partout incohérence, indiscipline, révélation de chimériques droits, méconnaissance de tous devoirs...* »

Tout ceci, malheureusement, exact. Ce qui l'est moins est de conclure que « nous n'aurions pas dû gagner l'autre guerre », et que « c'est cette fausse victoire de 1918 qui nous a trompés ». « *Nous n'avons pu la supporter...* » Mais nous aurions encore moins supporté d'être battus et anéantis en 1918, comme nous l'avons été en 1940 ! M. André Gide, se doute-t-il qu'il rejoint ici, dans ce paralogisme, Paul Bourget s'affligeant devant un ami, qui l'a rapporté, des cris de joie qui accueillèrent l'armistice du 11 novembre : « *C'est le commencement de la défaite !...* » Rien d'étonnant alors à ce que M. Gide ait trouvé « *tout simplement admirable* » l'allocation du maréchal Pétain : « *On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur* » — ce qui d'ailleurs est resté vrai, quelque conséquence en ait-on tiré par la suite. Il est vrai aussi qu'on ne le dira plus tard. M. Gide ait-avertis entendu avec stupeur la nouvelle allocation du maréchal sur la France « *staccato* » après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays. « *On soupçonne quelque russe infâme. Comment accorder ces paroles avec celles, si nobles, qu'il prononça il y a trois jours ?... Comment n'est pas gonflé de tout un certain adhésif à la déclaration du général de Gaulle !...* »

La politique de Vichy, comme bien l'on pense, fait l'objet de justes critiques dans le *Journal* de M. André Gide ; et l'état d'esprit qu'elle supposait chez les plus verbeux de ses sectateurs, cloqués sur la place et à la radio. Je crains toutefois qu'on ne sa lendance à dissocier et à l'oscar trop menu, et surtout une naïveté aussi complexe que les sentiments d'une nation profondément bouleversée et en état de choc comme était la nôtre en ces tristes temps. M. André Gide n'a un peu trop (momentanément) sous-estimé « *la grande désolation du pays* », qu'« *il n'était pas donné à tant de Français, ni constamment, de sentir* ». Il ajoutait, à cette date de juillet 1940 : « *Ce que l'on éprouve bien plutôt, ce sont des douleurs particulières ; et pour la plupart c'est la gêne des restrictions, l'inconfort de l'exil, la crainte de la disette de demain...* » C'est très discutable. Et ceci, qui suit, constitue, à mon sens, une généralisation très abusive et même injurieuse au plus grand nombre. « *Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient, dont trois ou quatre avec sourires.* » Il suffira de constater que le soulèvement final de la France contre l'envahisseur a totalement infirmé cette assertion pessimiste à laquelle, je pense, M. Gide ne doit plus beaucoup tenir aujourd'hui. Mais l'ayant consignée, comme il a cru devoir le faire à sa date, il n'a pas cru devoir modifier son texte en imprimant : « *peut-être au moins de la sincérité du Journal, publié comme il a été écrit. Plus juste et plus modérée, en tout cas, était la remarque qui suivait : "Ceux qui sont capables de s'émouvoir authentiquement pour des motifs intellectuels sont très rares ; capables de souffrir de certains non matériels. Et peut-être vaut-il mieux qu'il soit ainsi."* Mais pour avoir imprimé en 1944, dans une

revue algérienne, que « c'est à travers les restrictions qu'elle entraîne que le plus grand nombre serait touché par la défaite », et demandé « quel cultivateur n'accepterait que Descartes et Watteau fussent allemands ou n'aient jamais été, et cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher ». M. André Gide se vit accuser de défaitisme, à l'Assemblée consultative d'Alger, par un délégué qui demandait pour lui la prison. Si l'on se souvient, d'autre part, que la police de Vichy avait empêché le même André Gide de faire une conférence à Nice où il devait parler d'un poète, on conviendra qu'il est difficile à tout esprit libre de ne pas déplaire à tout le monde ; d'autant que dans le même *Journal* il n'avait déjà pas redouté d'écrire que, ne revendiquant « *d'autres droits que celui de penser et d'aimer librement* », il s'accommoderait assez volontiers des contraintes, « *et accepterait une dictature (française) qui seule, je le crains, nous sauverait de la décomposition...* ». On sait, par la suite, la sagesse prudente adoptée par l'auteur des *Faux Monnayeurs* à l'égard d'une opinion à formuler devant les événements. « *doutant parfois, dit-il, si je pourrais prendre place et trouver raison d'être dans l'univers nouveau qui se prépare continuellement...* »

Le *Journal* s'arrête en mai 1942, et l'on en attend la suite avec intérêt. Dans l'état actuel des idées et des sentiments, se prononcer sur toute chose, avec réflexion et courage, serait le fait d'un homme libre, comme le *Journal* de M. Gide nous a montré qu'il savait l'être, à la recherche critique de la vérité, en dehors de tout conformisme et de tout esprit partisan. Aux coups qu'il recevrait de tous côtés, on ne tarderait pas à s'apercevoir qu'il s'agirait vraiment d'un homme libre, tel qu'on en a grand besoin aujourd'hui pour aider à faire le point, sans réserve d'aucune sorte à l'endroit des nouveaux « *propos fiduciatres* ».

ERRATUM.—Dans « la Vie littéraire » du 5 septembre, 2^e colonne, ligne 14, au lieu de « *glorieux indiscutés* » c'est le contraire qu'il faut lire, en relâchant la phrase comme suit : « *Une propagande maladroite ne diffuse là-bas que nos gloires les discutées, et qui assurément ne représentent pas en France même la littérature tout entière.* »